

—Mais vous n'avez donc pas vu ses yeux, Gilberte ? A-t-il le droit de vous aimer ?

—Je ne sais pas ? cela regarde mon père.

—Voyons, parlez-moi de M. Godefroy. Je suppose qu'il est d'une bonne maison.

—Qu'importe ? dit Gilberte avec un peu d'impatience ; qu'importe, en effet, aujourd'hui qu'il n'y a plus de fortune ni de noblesse ?

Les deux cousines arrivaient dans la cour, en face de la buanderie. La jolie bohémienne était sur le seuil, renouant une tresse de ses cheveux de jais.

Elle accourut au-devant d'elles.

—Vous n'en voulez pas aux pauvres zingaris. Nous sommes d'autres hirondelles, nous portons bonheur.

—Vous portez bonheur ! murmura tristement Gilberte.

Sibbecai, qui apparut alors sur le seuil, regarda doucement Gilberte ; comme la comtesse s'était tournée vers lui, il se mit à jouer, sur les pavés encadrés d'herbe, avec un chien et un enfant. Il coucha l'enfant sur le chien, le chien se roula sur l'enfant, et une petite voix claire appela : Sarah ! Sarah ! Ainsi se nommait la jeune bohémienne. Elle salua les deux amies, et courut consoler l'enfant. Gilberte la suivit sans y prendre garde, Madeleine suivit Gilberte.

Elles se trouvèrent donc en face du zingaro, qui, tout confus de cette visite, se leva et salua trois fois avec vénération.

—Voulez-vous savoir l'avenir ? dit-il d'une voix brève en regardant Gilberte.

—L'avenir ! mais qui peut dévoiler l'avenir ?

—Moi !

—Eh bien ! dit Mlle de Verteuil, parlez.

Ma sœur lira dans vos mains, moi je lirai dans le ciel ; mais il faudrait voir l'horizon : ces toits et ces arbres nous marquent l'orient, c'est de là que viennent les nuages à cette heure. Si nous montions sur le perron ou bien là-bas, près du mur, sur la charrette ?

Gilberte ne répondait point.

—Le ciel est bien disposé pour y lire, continuait Sibbecai : de légers nuages qui passent vite, qui se colorent et se transforment.

Madeleine se pencha à l'oreille de Gilberte.

—Sachons donc ce qu'ils ont à nous dire.

—Et si mon père revenait !

—Il rentrera par le parc ; nous avons bien le temps de les écouter : vous savez déjà comme je suis curieuse.

—Et moi ! pensait Gilberte.

—Eh bien ! dit-elle au bohémien, allez sur la charrette, nous vous suivons. Quand vous aurez lu dans le ciel, Sarah essaiera de lire dans nos mains.

Sibbecai monta sur la charrette, s'appuya sur le mur et regarda l'horizon.

—Je vois monter un beau nuage rosé, léger comme le vent, dit-il d'une voix émue ; pourquoi monte ainsi ce beau nuage ?

—Pour moi, dit Gilberte en baissant la tête.

—Il monte, il monte rapide, sans détour ; où va-t-il ? C'est Dieu qui le conduit : le ciel est pur, le soleil le regarde avec ses yeux d'or, le vent le berce doucement, il monte, il monte ; où va-t-il ? D'où vient cet autre nuage qui s'approche de lui, qui va effleurer sa robe blanche faite par les anges ? C'est un joli nuage empourpré lancé par un bon vent. Comme le ciel est beau ! Le soleil qui va partir répand partout des rayons de gaieté. Les deux nuages ont passé sans se toucher à peine. Ils suivent le même

chemin, mais plus ils vont et plus ils s'éloignent. Quel est cet autre nuage sombre comme la nuit, où le nuage rosé vient tout droit s'arrêter et se perdre ? Ne vous affrayez pas, car...

A cet instant, la voix de M. de Rouvray fit tressaillir Gilberte, Elle s'élança vers le perron tout effrayée sans savoir pourquoi.

## VII.

La nuit, Madelaine ne dormit pas. Elle appuyait ses mains sur son cœur pour l'interroger ; le cœur battait violemment.

Mille images confuses passaient dans son insomnie, les pâles images du passé, les images toutes palpitantes de la veille ; elle voyait danser encore les bohémiens, elle voyait fuir au loin Godefroy de Manginbault, et son cœur battait plus vite.

Dès qu'elle vit poindre le jour, elle courut à la croisée ; elle appuya d'abord son front brûlant contre les vitres ; bientôt, voulant respirer l'air vif du matin, elle ouvrit la fenêtre, quoiqu'elle fût à demi nue.

L'aube dorait l'horizon ; le vent secouait la rosée aux arbustes du parc ; la brume commençait à se détacher de la prairie et à couvrir la montagne. Les grands bois de la gorge ressemblaient à un spectre gigantesque agitant son linceul ; mais peu à peu la vie se répandit partout : l'allouette salua le jour, la brume se dispersa et s'évanouit, quand les premiers rayons du soleil traversèrent l'espace.

La jeune fille n'était pas du tout sensible à ce spectacle. Pour la première fois de sa vie, elle voyait se lever le soleil, et elle ne songea point à admirer. Elle avait fixé son regard sur la montagne, dans le chemin blanc couvert de noyers, où Godefroy s'était retourné pour saluer le château de Rouvray.

Elle allait se détacher de la fenêtre, quand elle entendit du bruit dans la chambre voisine, qui était la chambre de Gilberte. Presque au même instant, sa cousine ouvrit la fenêtre.

—Déjà éveillée ? lui dit Madeleine.

—Ah ! vous m'avez fait peur, ma cousine, s'écria la jeune fille.

—Vous ne me direz pas pourquoi vous ouvrez la fenêtre si matin.

—Pourquoi ? est-ce que je le sais ? répondit Gilberte en soupirant.—Mais vous, ma consine ?

—Moi ?... Je voulais voir le lever du soleil au moins une fois dans ma vie.

Madeleine rentra pour ne pas rougir devant Gilberte.

—Mon Dieu ! dit-elle tristement, pourquoi suis-je venue ici ?

Quand M. de Rouvray descendit de sa chambre, il trouva Guillaume Ragois qui l'attendait dans la cuisine. C'était le maître d'école de Rouvray, un vieux brave homme assez original, comme l'étaient alors tous les maîtres d'école, aimant fort à boire et à chanter les vêpres.

—Eh bien ! Guillaume ?

—Monsieur le baron, nous sommes perdus. Mon fils arrive de la ville, où tout est sens dessus dessous. On a brûlé les confessionnaux ; des commissaires de la révolution sont montés en chaire pour dévoiler qu'il n'y avait plus ni Dieu ni diable. Quand les prêtres ont appris cette nouvelle-là, ils ont bravement